

La Lettre de l'OPMA

Observatoire des pratiques de
la montagne et de l'alpinisme

n°24 - avril 2009

Les numéros
de la **Lettre de l'OPMA**
sont accessibles à l'adresse

<http://www.cafgo.org/>

EDITORIAL

Pour des Assises de l'alpinisme et des pratiques non compétitives de la montagne.

La proposition de tenir des *Assises de l'alpinisme et des pratiques non compétitives de la montagne* est née des discussions que nous avons eues en particulier sur *La montagne, espace de liberté* et sur *Déclin ou mutations de l'alpinisme ?* Les dernières Lettres de l'OPMA s'en font l'écho, mais nous restons insatisfaits ! Plus la réflexion s'approfondit, plus les questions se multiplient et des clivages apparaissent.

À l'évidence les pratiques de la montagne se sont diversifiées et l'alpinisme s'est modifié non seulement parce que la société a changé, mais parce que les sensibilités culturelles des pratiquants sont de plus en plus différentes les unes des autres. Il faut donc repenser le "contrat social" qui, ensemble, les lie à la société, ainsi que, pour reprendre l'approche de Michel Serres, le "contrat naturel" entre celle-ci et la montagne.

Il ne s'agit pas d'entrer dans un débat entre alpinistes sur l'éthique de l'alpinisme, les règles qu'ils se donnent ou l'évolution des pratiques et des techniques, mais de discuter des questions que posent et qui se posent aux alpinistes *dans leur relation avec le monde actuel.*

Dans cette perspective, les sujets de réflexion et de débats ne manquent pas, comme l'atteste cette Lettre 24 qui, intentionnellement, ne se présente pas comme une synthèse mais comme une tribune plurielle. Ces contributions proposent plusieurs pistes. Qu'elles expriment un point de vue ou un questionnement, elles reflètent la richesse des problématiques que nous voudrions élargir davantage encore.

Sommaire :

page 1 et 2 : édito

page 2 à 10 : contributions

.../...

Pour des Assises de l'alpinisme et des pratiques non compétitives de la montagne.

Edito

.../... Les alpinistes et autres montagnards ne peuvent rester spectateurs passifs du devenir de leurs pratiques et de leur passion. Aussi les invitons-nous à s'emparer de la réflexion que l'OPMA propose et à réfléchir, les uns avec les autres, aux transformations en cours, à leur donner du sens et à peser sur leur évolution. A cette fin, deux étapes sont proposées :

1 - Une première rencontre, le samedi 26 septembre, destinée à instruire ce questionnement et à en mesurer l'impact sur la santé du milieu montagnard, ses composantes et les politiques publiques concernant la pleine nature. La journée sera animée par Olivier Hoibian et la réflexion stimulée par ... un intervenant qui n'a pas (encore) donné son accord.

2 - De la réussite de cette journée dépendra l'étape suivante : la mise en place d'Assises rassemblant aussi largement que possible tous ceux qui, parce qu'ils aiment la montagne et y tiennent autant qu'elle les tient, veulent chercher des réponses aux questions posées et proposer des orientations nouvelles dans les domaines associatif, juridique, économique et politique.

Bernard Amy, pour l'OPMA

Des précisions seront données en juin, mais nous attendons fermement vos réactions, ainsi que vos avis sur cette proposition.

Pour ouvrir le débat

Bernard Vartanian

Où va l'alpinisme ?

Personne ne sait où va l'alpinisme mais quelques alpinistes amateurs ou professionnels savent où ils ne veulent pas aller. Ceux-là doivent se fédérer pour exprimer publiquement leur refus de participer, même de façon passive, à la détérioration lente et insidieuse de la montagne et de l'alpinisme. Ils doivent exprimer publiquement une volonté de sécession, de différence non incluable, sans construire un ghetto-carcan mais en exprimant le refus de devenir des prisonniers volontaires par défaut d'un processus qu'ils ne maîtrisent pas.

L'évolution du métier de guide, dans sa pratique et sa formation, le désarroi actuel de la plupart des guides traduisent bien la situation actuelle de l'alpinisme. Le guide se doit de maîtriser la situation à tout instant en montagne. Que doit-il faire s'il ne peut maîtriser ce que devient son métier ? Est-il engagé aujourd'hui comme guide, demain comme accompagnateur, moniteur, après-demain comme animateur, voire réanimateur ? On voudrait que le métier de guide succombe par indifférenciation asphyxiante on ne ferait pas mieux.

Quant aux compagnies, certaines privilégiées soucieuses de faire du chiffre ou d'autres pour simplement survivre, ne tendent-elles pas à évoluer vers le modèle des agences de tourisme qui vont dans le sens du désir d'une certaine clientèle ou

Pour des Assises de l'alpinisme et des pratiques non compétitives de la montagne.

Pour ouvrir le débat

l'anticipant, et le créant, selon les méthodes publicitaires ?

Pratiquer véritablement l'alpinisme aujourd'hui c'est s'exposer au rejet et à la non-reconnaissance de la société. La montagne reste un lieu d'expression et d'expérience de soi pour des esprits considérés comme rebelles. Ce sont pourtant eux qui font avancer l'alpinisme, le maintiennent autant que faire se peut debout et à l'abri de l'argent mortifère, de la compétition avilissante.

On peut envisager l'alpinisme comme une culture. Il a une histoire, évolue, passe par des hauts et des bas mais au contraire d'une civilisation ne meurt pas, ne mute pas. Une culture est la trace. En temps de crise, la trace est confuse, on ne sait plus où l'on va.

Ce qui ajoute au désarroi, c'est qu'il y a impossibilité de contrôle et de pronostic de l'évolution. Seul est possible le constat de la situation présente et une réflexion pour en déduire une vision possible de l'avenir proche. Où en est l'alpinisme, il faut enfin se décider à pouvoir le dire.

Malgré l'insistance des politiques et des institutions qui voudraient bien le réduire à ce genre d'activités, l'alpinisme ne peut s'inclure dans les catégories sport ou loisir - le sport c'est la guerre d'après Orwell et le loisir exclut tout engagement. L'alpinisme n'est pas porteur pour le marché et la concurrence : un alpiniste rapporte peu en terme économique, coûte beaucoup parfois. L'alpinisme, comme toute passion, est socialement peu récupérable, ne peut s'inscrire dans aucune idéologie. Faute de pouvoir l'interdire où le réduire brutalement (il a une histoire, il porte une culture) il semble possible de le réduire petit à petit, de le détruire insidieusement et anonymement.

Les assises doivent être lieu où il faut dire non à ce qui amoindrit l'alpinisme et les alpinistes qui veulent rester des hommes ;

lieu où il faut défendre le droit à la *cohérence passionnelle* qui donne du sens à ce que l'on vit. P. Keller affirme qu'il ne faut pas oublier la montagne. Aujourd'hui, au bord d'un monde en crise qu'il semble urgent d'abandonner, il est encore temps de penser à ne pas oublier l'homme.

Gilles Rotillon

Le contexte

socio-économique actuel

Le texte de B. Vartanian exprime un appel à se révolter contre des évolutions qu'il juge inquiétantes et qui, pour l'essentiel, relèvent de l'emprise de "l'argent mortifère" et de "la compétition avilissante". Les alpinistes qui "veulent rester des hommes" doivent dire non à ces évolutions et refuser "de devenir des prisonniers d'un processus qu'ils ne maîtrisent pas". Pour ce faire, il entend s'appuyer sur l'alpinisme comme passion et culture, contre ceux qui cherchent à le "réduire petit à petit" et à le "détruire insidieusement". Car "l'alpinisme, comme toute passion, est socialement peu récupérable, ne peut s'inscrire dans aucune idéologie". Si je partage certaines des questions de B. Vartanian, les réponses que je serais tenté d'y apporter sont bien différentes et peuvent peut-être amorcer le débat que nous souhaitons engager le 26 septembre.

Tout d'abord, je pense qu'il faut être plus précis dans le constat. Comme beaucoup de secteurs de la vie sociale (mais existe-t-il une vie qui ne soit pas sociale ?), l'alpinisme n'échappe pas à la crise actuelle des capitalismes. Le mal-être des guides face à l'évolution des demandes des clients, la médiatisation de tout et

Pour des Assises de l'alpinisme et des pratiques non compétitives de la montagne.

Pour ouvrir le débat

Gilles Rotillon (suite)

n'importe quoi, la professionnalisation des diverses pratiques liées à la montagne (l'emprise du "marché"), sont des indices de cette crise qui se vit souvent comme une perte des valeurs traditionnellement liées à l'alpinisme. S'il faut sans doute se révolter ce n'est pas contre des adversaires mal identifiés, mais contre un système économique et social en crise aiguë, dont on voit bien (notamment par les comportements de nombre de chefs d'entreprises et de banquiers) que les appels à la moralisation ne suffiront pas à le réformer. La mondialisation, les problèmes environnementaux, la crise des marchés financiers (et plus généralement de l'économie), la montée des inégalités entre les sociétés et à l'intérieur d'entre elles, la remise en cause d'un mode de développement, sont bien suffisants pour expliquer les symptômes que B. Vartanian décrit comme des pertes de valeur, y compris la manière dont les individus les vivent.

Ensuite, penser l'alpinisme comme une (des) activité(s) où l'on s'expose par nature au rejet et à la non-reconnaissance de la société, voir dans la montagne un lieu d'expression et d'expérience de soi semble bien relever aussi d'une idéologie (ce n'est pas une injure) qui n'est pas universelle. Pour ma part, je n'ai jamais vu l'alpinisme comme une antidote aux maux que la ville (la société, le marché, l'argent,... chacun complètera à sa guise, la liste peut être longue) nous inflige dans nos misérables vies quotidiennes. Les alpinistes sont des hommes comme les autres, avec leurs problèmes, leurs objectifs, leur inconscient, leur statut social, et qui vivent dans une époque qui les façonnent et qu'il vaut mieux comprendre si on ne veut pas vivre dans le rêve, certes agréable (parfois) mais pas s'il occupe 100% de notre temps. Il est vrai que beaucoup d'entre eux ont tendance à se penser différents, justement grâce à cette

fameuse découverte de soi que leur offre leur pratique à condition qu'elle soit pure. Encore faudrait-il que le "soi" préexiste à la société ce que les travaux actuels en anthropologie, en psychologie, en étiologie ou en sciences cognitives remettent fondamentalement en question. Les alpinistes partagent pour la plupart d'entre eux cette grande illusion moderne qui consiste à croire que l'interdépendance sociale des hommes n'a pas d'influence décisive sur leur être même, mais qu'elle ne concerne que leur rapport aux choses.

Ainsi, je pense que les questions que se posent les alpinistes sur leur rapport au monde non-montagnard n'ont quelque chance d'être utiles que si nous ne faisons ni l'économie d'une analyse du contexte actuel, ni ne nous illusionnons sur notre spécificité, finalement toute relative.

Nicolas Savelli

Montagne, îlot d'altitude ?

La contribution de B. Vartanian fait allusion à une idée longtemps répandue mais qui me semble, dès l'origine, illusoire : la montagne comme "îlot d'altitude". Non, la montagne est autant concernée par les rouages de la société capitaliste que l'ensemble des autres milieux, qu'on le veuille ou non. Si cela fut peut-être partiellement le cas, aujourd'hui, les multiples hybridations et ambiguïtés de notre société contemporaine rendent cette représentation de "l'îlot" totalement caduque. Des recherches actuelles en sciences sociales montrent que ce qui a pu être explicité comme une dialectique "ici-ailleurs" par X. Piolle, avec les fragmentations symboliques et

Pour des Assises de l'alpinisme et des pratiques non compétitives de la montagne.

Pour ouvrir le débat

fonctionnelles qui l'accompagnent, se dilue dans un système global. C'est ce système que B. Vartanian appelle à combattre dans la mesure où les individus peuvent "devenir des prisonniers d'un processus qu'ils ne maîtrisent pas". Je rejoins G. Rotillon pour dire qu'il ne s'agit pas seulement d'une préoccupation liée au devenir de l'alpinisme : le cadre est assurément notre société dans sa globalité.

Et dans cette société, il y a je crois un élément qui nous concerne plus particulièrement et qui peut être interrogé au cours de ces assises, c'est le transfert réciproque des valeurs que d'aucuns attribuaient jusqu'alors de manière séparée à la "ville" et à la montagne comme représentante de la "nature". Je pense saisir que B. Vartanian fait référence à cet élément lorsqu'il parle de "culture". Ainsi y a-t-il une dévalorisation de la "ville" (l'"ici") d'une part (à laquelle on associe l'artificiel et l'ensemble des maux de nos systèmes sociaux et économiques de par ses fonctions les plus représentatives), et une survalorisation de la "nature", cet "ailleurs", auquel est associée toute une "mythologie du paradis" (F. Michel). Bref, la montagne comme représentante de cet espace du hors quotidien est affublée de grandes connotations positives pour sa différence : autrement dit, la distance géographique serait un élément suffisant pour conditionner une différenciation culturelle. Non, non et non.

De manière générale, on peut observer un phénomène de transfert réciproque entre "ville" et "nature" : d'un côté, le milieu urbain est demandeur de "naturalité" et donc par exemple de "sports de nature" (éventuellement via des structures artificielles comme pour l'escalade ou le canoë-kayak...) et de l'autre, l'économie touristique ainsi que la demande sociale d'origine essentiellement "urbaine" amènent leurs propres références et codes sociaux en montagne, ce qui se traduit par l'aménagement du milieu et de

nombreuses évolutions dans la manière d'effectuer une pratique sportive. E. Avice, Présidente du *Conseil National des Activités Physiques et Sportives* n'a-t-elle pas déclaré aux premières rencontres parlementaires sur le sport (2008) que le "ormidable besoin en sports de nature ne trouve pas de réponse, notamment en milieu urbain" (La Lettre n° 23) ? Mais une relecture socio-historique telle que l'a faite O. Hoibian ne viendra pas démentir la réciprocité du transfert.

On accuse la ville, les artifices etc de tous les maux. Oui, mais quelle image de leur culture les alpinistes renvoient-ils à cette société à dominante urbaine ? Et quelle(s) image(s) souhaite(nt)-il(s) lui renvoyer ? La diffusion du trail, activité typiquement hybride (issue de pratiques et représentations urbaines comme montagnardes) n'alimente-t-elle pas cette vision de la montagne comme nouveau stade ? Que dire du ski-alpinisme et de ses "vertical-race" sur piste alors : où se situe la différence dans la conception avec un 100m d'athlétisme ? Quant au cas de dopage à l'EPO de troisième génération de P. Blanc, le premier à ma connaissance tous sports confondus pour cette EPO dite "retard", quel message peut-il transmettre à l'ensemble de notre société ? On ne peut pas passer ses humeurs sur les valeurs amenées par la société "urbaine" alors que nous-mêmes alpinistes ou pratiquants de la montagne plus généralement, nous utilisons de plus en plus massivement les codes sociaux d'origine urbaine en montagne... ! L'homme est pluriel comme l'a écrit B. Lahire, et ces exemples tendent à montrer qu'il n'existe pas une mais plusieurs cultures de la montagne et de "l'alpinisme". Les Assises pourraient être une excellente occasion de faire un bilan des différentes cultures qui existent et qui devront, sous peine de querelles fratricides, cohabiter. Revendiquer oui, mais au nom de qui, et au nom de quoi ?

Pour des Assises de l'alpinisme et des pratiques non compétitives de la montagne.

Pour ouvrir le débat

Erik Decamp

Questions de culture et de pédagogie

Il me semble important d'avoir en mémoire l'article de P. Keller, *La montagne, une affaire de cultures*, publié dans le n°23 de la Lettre de l'OPMA, car il définit une des perspectives les plus importantes du débat : l'alpinisme comme culture. Je vois plusieurs directions. Tout d'abord, parler de culture c'est parler de cultures et ouvrir aux questions que posent des phénomènes comme : le communautarisme, la place donnée aux "tribus", les avatars du "droit à la différence", etc. Par exemple : dans quoi aujourd'hui un jeune qui "entre" en montagne aspire-t-il à pouvoir se reconnaître ? Les besoins d'appartenance se manifestent-ils aujourd'hui comme hier ? Sinon, comment décrire ces changements et qu'en tirer ? Ensuite, parler de culture ouvre des questionnements qui peuvent nous être inspirés par ceux qui traversent, justement, le monde de la culture. Par exemple : la valeur d'une institution culturelle se mesure-t-elle vraiment au nombre d'entrées ? La mesure quantitative est-elle appropriée aux questionnements sur le "déclin" ? L'important est-il de privilégier ce qui est "facile d'accès" (culture, montagne), ou de faire le pari qu'il y a un réel plaisir à "grandir" ? Enfin, examiner la place du "généraliste" s'inscrit peut-être dans un rapport à la culture "générale", comme on dit.

J'ajouterais volontiers quelques interrogations sur la valeur pédagogique de l'alpinisme. Quelle place une telle pratique (non compétitive) occupe-t-elle aujourd'hui ? En quoi peut-elle devenir une ressource pour demain ? Que remet-elle en cause et cela constitue-t-il un atout ou un handicap ? Comment (au niveau de l'initiation en particulier, et des jeunes)

transmettre ce qui va permettre au novice d'avoir envie d'accéder au "sel de la chose" ? A ce sujet, il me semble que la présence aux Assises d'associations comme *En Passant Par La Montagne* pourrait être extrêmement positive (des réponses par des pratiques). Parmi les institutions dont la présence serait également souhaitable, il me semble bon que les maires soient représentés. Ils sont en effet en première ligne dès qu'il y a des soucis de sécurité.

Relever le manque de cohérence des instances représentatives des pratiquants et leur incapacité à coordonner leur efforts ouvre un autre champ de questions : le poids de l'histoire, les valeurs sous-jacentes, les questions de pouvoir et plus largement la gouvernance des structures associatives. Car à prétendre vouloir penser toute organisation comme une entreprise, on a les yeux rivés sur le compteur de "retour sur investissement", et ce qui n'est pas comptable (dans les deux sens de l'adjectif) est relégué aux oubliettes.

Louis Drouot

Liberté, contrainte et décision...

(courrier d'un lecteur)

(...) Spontanément, j'associe fortement les mots *liberté* et *décision*. J'ai donc été intrigué et amusé à la fois de dénombrier seulement deux occurrences du mot *décision* (ou de ses avatars) dans la Lettre n° 22. Il n'y en a pas beaucoup plus dans le n° 21. En analysant les deux lettres, je me suis rappelé qu'une source classique de difficultés dans les débats résulte de l'impasse souvent faite quant à la définition des mots employés : on confronte les opinions sans vérifier qu'on parle de la même chose... Mon propos n'est pas d'oublier la montagne au profit

Pour des Assises de l'alpinisme et des pratiques non compétitives de la montagne.

Pour ouvrir le débat

du *petit quart d'heure de philosophie*, mais de suggérer que ce bref travail sur les fondamentaux est souvent utile. En l'occurrence, l'une des difficultés du débat vient sans doute du fait que le mot *liberté* est "un de ces mots qui ont fait tous les métiers (...), aussi propres aux analyses illusoire et aux subtilités infinies qu'aux fins de phrases qui déchaînent le tonnerre" (P. Valéry)...

Prenons le risque ! Pour faire court, j'ai envie de dire que *le sentiment de liberté naît le plus souvent du plaisir de décider face à une contrainte* (au sens le plus large : être obligé de choisir entre le restaurant et le cinéma est de fait une *contrainte* !). La *décision* qui m'intéresse peut se définir comme le processus cognitif *autonome* qui permet de passer de la réflexion à l'action au travers d'un *choix*. Décider, c'est choisir pour agir. Ce choix génère du *plaisir* ou de *l'angoisse* et constitue toujours une *rupture* (nous sommes parfois *déchirés*), qu'on peut associer au *je*. La décision suppose la *conscience*. En cela, elle caractérise l'homo-sapiens, et se distingue d'autres processus induisant des actions, notamment : les automatismes (le calcul) et le hasard (la nature tire au sort). L'analyse révèle enfin qu'il y a décision parce qu'il y a contrainte, mais que l'inverse n'est pas vrai. Ainsi me paraît-il sage de chercher la liberté dans l'autonomie du choix plutôt que dans l'absence de contraintes. De ce point de vue, notre capacité de choix autonome, *décider*, serait donc un excellent indicateur de notre liberté.

On arrive à cette conclusion en apparence paradoxale : l'augmentation perçue des contraintes élargit de fait l'espace dans lequel peuvent s'exprimer nos décisions, donc notre espace de liberté. Décider d'aller en montagne, ce n'est pas échapper aux contraintes, mais les choisir, premier espace de liberté ! Privilège sans doute, mais découverte de contraintes primitives,

généralement brutales, impliquant des choix qui engagent : liberté parfois trop forte quand le plaisir du choix cède devant l'angoisse du risque pris... On peut comprendre que certains préfèrent regarder la télévision.

Etre libre, c'est trouver du plaisir à risquer un choix.

Olivier Hoibian

L'alpinisme en crise : déclin ou mutation ?

Ces dernières années, les propos alarmistes sur la diminution du nombre des d'ascensions de certaines voies prestigieuses des massifs européens, se sont multipliés. Diverses initiatives ont été prises pour collecter les indices objectifs de cette désaffection mais les réalités semblent s'être ingénies à passer à travers les mailles du filet. Faute de preuves indiscutables, les subjectivités se plaisent à associer sans trop de ménagement diminution de la fréquentation de certains itinéraires et manifestation d'une forme de dégénérescence, de déchéance morale (perte du goût du risque, de la responsabilité, de l'engagement,...!).

Le sentiment du déclin dans le domaine des valeurs, des pratiques sociales ou des goûts esthétiques indique parfois l'amorce d'un processus sous jacent de renouvellement des modes de pensée et des catégories de jugement en usage jusque là. Les interrogations récurrentes sur la désaffection de l'alpinisme ne relèvent-elles pas d'un phénomène de cette nature ? L'expression sourde des inquiétudes sur la crise de fréquentation de la haute montagne ne traduit-elle pas

Pour des Assises de l'alpinisme et des pratiques non compétitives de la montagne.

Pour ouvrir le débat

Olivier Hoibian (suite)

la difficulté à percevoir et/ou à admettre l'émergence de nouvelles références culturelles ? Cette impression de perte des repères habituels est-elle véritablement le signe d'un abandon des hautes cimes à leur solitude ancestrale ? S'agit-il plutôt d'une rupture avec la tradition au profit de l'émergence de formes inédites d'appréhension de l'espace de pratique ?

comme un rêve à vendre plutôt que comme une réalité à vivre. Comment en proposer la possibilité ?

Comment amener les jeunes à la montagne ? Comment les motiver et leur en faciliter l'accès ? Pourquoi les structures associatives et immobilières créées dans un but pédagogique dépérissent-elles ? Pourquoi imposer toujours et partout les mêmes dispositions réglementaires (refuges, accès, etc.) ?

Paul Keller

Des questions pour les assises.

Comment ceux qui, en montagne, pratiquent des activités sportives non compétitives, peuvent-ils se faire entendre des pouvoirs publics et être efficacement représentés auprès d'eux ? Leurs demandes et leurs besoins sont peu pris en considération dans le traitement de l'espace montagnard. Comment les fédérations les représentent-ils ?

Les espaces destinés à la découverte et à l'aventure se réduisent au profit de ceux que l'on aménage pour des raisons économiques, en favorisant d'abord le développement du tourisme commercial. Comment sauvegarder la spécificité du milieu montagnard ?

Quels sont, aujourd'hui, les enjeux économiques des pratiques non compétitives de la montagne ? Comment prendre en compte les transformations profondes du capitalisme dans ces trente dernières années ?

La priorité donnée à l'économique s'accompagne d'une cécité aliénante à l'égard du besoin d'ouverture sur des milieux et sur des expériences différentes. Le goût de l'aventure existe encore, mais il est pris en considération davantage

Rozenn Martinoia

Des pratiques non compétitives dans une société concurrentielle et de médiatisation généralisée

En circonscrivant le champ de la discussion, l'OPMA évoque les activités de montagne "sportives non compétitives". Dans une société où le modèle sportif dominant est compétitif, où l'apologie de la concurrence s'insinue dans toutes les facettes de notre vie sociale, où le discours économique file souvent la métaphore sportive compétitive, on peut s'interroger sur l'étanchéité des pratiques ordinaires d'alpinisme vis-à-vis de ces phénomènes.

Pour se nourrir, les logiques compétitives requièrent des critères quantifiables. L'alpinisme dispose déjà d'un tel appareillage : vitesse d'ascension et difficulté peuvent toutes deux être traduites dans des échelles chiffrées qui recèlent la *possibilité* d'une mise en compétition. L'alpinisme, dans son histoire, n'a certes jamais été exempt de comportements compétitifs. Cependant, la piste de réflexion que je souhaiterais ici ouvrir concerne les logiques compétitives des "alpinistes ordinaires" dans le cadre contemporain, identifié par une spécificité :

Pour des Assises de l'alpinisme et des pratiques non compétitives de la montagne.

Pour ouvrir le débat

celle d'un phénomène de médiatisation généralisée de l'ordinaire, concomitant au développement d'internet. Par le repérage de quelques faits singuliers n'ayant aucune valeur de représentativité, mon propos est d'entrebâiller une discussion sur la manière dont certaines logiques compétitives se diffusent au sein des pratiquants des sports de montagne non compétitifs, diffusion "insidieuse" serait-on tenté d'écrire puisqu'il est fort possible qu'elle échappe à la compréhension de leurs auteurs eux-mêmes.

Par l'entremise de blogs ou de sites communautaires, tout alpiniste qui le souhaite peut se médiatiser. Derrière le partage d'informations sur les conditions de course, les topo-guides, l'alpiniste peut, d'une certaine manière, spectaculariser sa pratique sportive, retransmettant après-coup l'évènement, passé au prisme de sa réinterprétation. Les spectateurs de cet alpiniste sont, davantage peut-être pour les sites communautaires que pour les blogs, d'autres pratiquants des mêmes activités sportives, concurrents potentiels qui, s'ils ne rentrent pas dans le jeu, y participent dans l'imaginaire du premier. Quelques illustrations, glanées sur un site communautaire laissent songeurs. Tel alpiniste rédige un compte-rendu bref et faiblement informatif d'une course à laquelle il a renoncé dès la rimaye pour cause, explique-t-il, de gelures aux doigts ; tel autre renonce au bout de "10mn" dans les "difficultés". Mais voilà, les courses rentrées sur le site internet apparaîtront désormais dans la liste de course de leurs auteurs, document auquel tout visiteur internaute peut aisément accéder. Et la course en question, dans les deux cas, est l'Aiguille Verte, dont l'ascension à travers les jugements de G. Rébuffat est considérée dans la culture alpine, à tort ou à raison, comme la porte d'entrée dans la communauté des alpinistes véritables. Qu'en est-il également des horaires affichés ? Pour des questions de sécurité,

il importe dans certaines courses de tenir les horaires. Néanmoins, ces derniers constituent aussi des critères de performance et de confrontation, réelle ou imaginaire, dont, compte tenu de leur médiatisation on ne peut penser qu'ils sont uniquement contre soi-même. Ainsi, un internaute prouve sa célérité en indiquant, outre les détails de son horaire d'ascension (arrivée à la rimaye, au sommet, début et fin de la descente), ceux de sa préparation au refuge : "lever 0h, départ 0h20" - toujours dans un compte rendu de l'Aiguille Verte, la coïncidence n'est peut-être pas fortuite. Qu'en est-il encore de ces comptes-rendus, en ski de randonnée, qui indiquent la vitesse moyenne d'ascension, au cas où l'internaute spectateur n'aurait pas de lui-même calculé le rapport dénivelé/horaire ; ou qui précisent un écart de 100m supplémentaires parcourus par rapport à celui donné par le topo-guide ? Dans le fond, peut-être rien de nouveau. Mais dans la forme, celle de la médiatisation et de sa puissance potentielle, le phénomène mérite quelque attention. Quels en sont les impacts, en termes de logiques d'action, de représentations que les alpinistes ont de leurs propres pratiques, ou des pratiques elles-mêmes ? Les prochains débats impulsés par l'OMPA l'éclaireront peut-être.

Bruno Pellicier

La perspective d'Assises me semble tout à fait pertinente pour rassembler des individus autour d'une pensée commune et dire - ou pourquoi pas, revendiquer - la montagne que nous voulons pour demain. Le titre proposé, *pour des pratiques non compétitives de la montagne*, me paraît

Pour des Assises de l'alpinisme et des pratiques non compétitives de la montagne.

Pour ouvrir le débat

Bruno Pellicier (suite)

exprimer l'enjeu crucial d'aujourd'hui, car si les instances officielles de la montagne (amateurs et professionnelles) sont inaudibles ou incapables de porter ce message, d'autres pendant ce temps exploitent le moteur bien huilé de la compétition pour imposer une nouvelle représentation de la montagne comme "stade d'altitude à finalité exclusivement commerciales". Il est impressionnant de voir à quelle vitesse ce scénario se met en place au travers d'événements sportifs

comme les raids commerciaux de masse. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de place pour cela en montagne, mais il me paraît indispensable de "border" cette évolution pour qu'elle ne vampirise pas l'ensemble. Il me paraît également impensable de ne pas aborder dans ce projet d'Assises, la question de "l'empreinte écologique de nos pratiques", non pas parce que c'est à la mode, mais parce que cela peut être une composante essentielle de la valeur de nos pratiques.

La **Lettre de l'OPMA** est publiée avec l'aide des abonnés et le soutien financier de : Fédération Française des Clubs Alpins et de Montagne, Comité Rhône-Alpes de la Fédération Française de la Montagne et de l'Escalade, Groupe de Haute Montagne, PETZL, Union des Centres de Plein Air, Syndicat National des Guides de Montagne.

Membres de l'OPMA :

Bernard AMY (président), Hélène ALBAREL,
Anne BAUVOIS, Gérard CRETON,
Michel ECHEVIN, Erik DECAMP,
Georges ELZIERE, Alain GHERSEN,
Olivier HOIBIAN, Claude JACCOUX,
Paul KELLER, Rozenne MARTNOÏA,
Bruno PELLICIER, Gilles ROTILLON,
Nicolas SAVELLI, Christian TROMMSDORFF,
François VALLA, Bernard VARTANIAN.

Conseiller juridique

Henri BALMAIN

Membres correspondants :

Jen-Paul BOUQUIER,
Jean-Pierre FEUVRIER, Robert PARAGOT

L'ensemble des lettres en version PDF peut être
consulté à l'adresse
<http://240plan.ovh.net/~cafgo/spip.php?rubrique80>

Abonnement : **16 Euros** ;
Abonnements de soutien : à partir de **32 Euros**

Nom ou raison sociale :

.....

Adresse :

.....

Code postal

verseEuros pour abonnement à
"La Lettre de l'OPMA"

Règlement par chèque établi à l'ordre de "**La Lettre de l'OPMA**".

A retourner à **OPMA - Maison de la montagne**
3 rue Raoul Blanchard 38000 Grenoble

Diffusion :

A compter du numéro 20, seuls les abonnés à jour reçoivent l'exemplaire papier de la Lettre de l'OPMA.

Les personnes et les institutions désirant recevoir la Lettre par internet, sont invitées à s'inscrire sur la liste de diffusion auprès de michel.echevin@wanadoo.fr